

*Mémoire sur la découverte  
du magnétisme animal*

FRANZ ANTON MESMER

*Mémoire sur la découverte  
du magnétisme animal*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2006

## AVIS AU PUBLIC

LA découverte si longtemps désirée d'un principe agissant sur les nerfs doit intéresser tous les hommes; elle a le double objet d'ajouter à leurs connaissances et de les rendre plus heureux, en leur offrant un moyen de guérir des maladies qui jusqu'à présent ont été traitées avec peu de succès. L'avantage et la singularité de ce système déterminèrent, il y a quelques années, l'empressement du public à saisir avidement les premières espérances que j'en donnai; c'est en les dénaturant, que l'envie, la présomption et l'incrédulité sont parvenues en peu de temps à les placer au rang des illusions, et à les faire tomber dans l'oubli.

Je me suis vainement efforcé de les faire revivre par la multiplicité des faits; les préjugés ont prévalu, et la vérité a été sacrifiée. Mais, dit-on aujourd'hui, *en quoi consiste cette découverte? - comment y êtes-vous parvenu? - quelles idées peut-on se faire de ses avantages - et pourquoi n'en avez-vous pas enrichi vos concitoyens?* Telles sont les questions qui m'ont été faites depuis mon séjour à Paris, par les personnes les plus capables d'approfondir une question nouvelle.

Le *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, par M. Mesmer, Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne a paru à Paris en 1779, chez P. Fr. Didot le jeune. Nous avons pour cette édition modernisé la graphie et la ponctuation du texte.

© Editions Allia, Paris, 2006.

C'est pour y répondre d'une manière satisfaisante, donner une idée générale du système que je propose, le dégager des erreurs dont il a été enveloppé, et faire connaître les contrariétés qui se sont opposées à sa publicité, que je publie ce mémoire : il n'est que l'avant-coureur d'une théorie que je donnerai dès que les circonstances me permettront d'indiquer les règles pratiques de la méthode que j'annonce. C'est sous ce point de vue que je prie le lecteur de considérer ce petit ouvrage. Je ne me dissimule pas qu'il offrira bien des difficultés ; mais il est nécessaire de savoir qu'elles sont de nature à n'être applanies par aucun raisonnement, sans le concours de l'expérience : elle seule dissipera les nuages, et placera dans son jour cette importante vérité : que LA NATURE OFFRE UN MOYEN UNIVERSEL DE GUÉRIR ET DE PRÉSERVER LES HOMMES.

L'HOMME est naturellement observateur. Dès sa naissance, sa seule occupation est d'observer, pour apprendre à faire usage de ses organes. L'œil, par exemple, lui serait inutile, si la nature ne le portait d'abord à faire attention aux moindres variations dont il est susceptible. C'est par les effets alternatifs de la jouissance et de la privation qu'il apprend à connaître l'existence de la lumière et ses différentes gradations ; mais il resterait dans l'ignorance de la distance de la grandeur et de la forme des objets, si, en comparant et combinant les impressions des autres organes, il n'apprenait à les rectifier l'un par l'autre. La plupart des sensations sont donc le résultat de ses réflexions sur les impressions réunies dans ses organes.

C'est ainsi que l'homme passe ses premières années à acquérir l'usage prompt et juste de ses sens : son penchant à observer, qu'il tient de la nature le met en état de se former lui-même ; et la perfection de ses facultés dépend de son application plus ou moins confiante.

Dans le nombre infini d'objets qui s'offrent successivement à lui, son attention se porte

essentiellement sur ceux qui l'intéressent par des rapports plus particuliers.

Les observations des effets que la nature opère universellement et constamment sur chaque individu ne sont pas l'apanage exclusif des philosophes; l'intérêt universel fait presque de tous les individus autant d'observateurs. Ces observations multipliées, de tous les temps et de tous les lieux, ne nous laissent rien à désirer sur leur réalité.

L'activité de l'esprit humain, jointe à l'ambition de savoir qui n'est jamais satisfaite, cherchant à perfectionner des connaissances précédemment acquises, abandonne l'observation, et y supplée par des spéculations vagues et souvent frivoles; elle forme et accumule des systèmes qui n'ont que le mérite de leur mystérieuse abstraction; elle s'éloigne insensiblement de la vérité, au point de la faire perdre de vue, et de lui substituer l'ignorance et la superstition.

Les connaissances humaines, ainsi dénaturées, n'offrent plus rien de la réalité qui les caractérisait dans le principe.

La philosophie a quelquefois fait des efforts pour se dégager des erreurs et des préjugés; mais, en renversant ces édifices avec trop de chaleur, elle en a recouvert les ruines avec

mépris, sans fixer son attention sur ce qu'elles renfermaient de précieux.

Nous voyons chez les différents peuples, les mêmes opinions conservées sous une forme si peu avantageuse et si peu honorable pour l'esprit humain, qu'il n'est pas vraisemblable qu'elles se soient établies sous cette forme.

L'imposture et l'égarement de la raison, auraient en vain tenté de concilier les nations, pour leur faire généralement adopter des systèmes aussi évidemment absurdes et ridicules que nous les voyons aujourd'hui; la vérité seule et l'intérêt général ont pu donner à ces opinions leur universalité.

On pourrait donc avancer que parmi les opinions vulgaires de tous les temps, qui n'ont pas leurs principes dans le coeur humain, il en est peu qui, quelque ridicules et même extravagantes qu'elles paraissent, ne puissent être considérées comme le reste d'une vérité primitivement reconnue.

TELLES sont les réflexions que j'ai faites sur les connaissances en général, et plus particulièrement sur le sort de la doctrine de l'influence des corps célestes sur la planète que nous habitons. Ces réflexions m'ont conduit à rechercher, dans les débris de cette science

avilie par l'ignorance, ce qu'elle pouvait avoir d'utile et de vrai.

D'après mes idées sur cette matière, je donnai à Vienne, en 1766, une dissertation *De l'influence des planètes sur le corps humain*. J'avançais d'après les principes connus de l'attraction universelle, constatée par les observations qui nous apprennent que les planètes s'affectent mutuellement dans leurs orbites, et que la lune et le soleil causent et dirigent sur notre globe le flux et reflux dans la mer, ainsi que dans l'atmosphère; j'avançais, dis-je, que ces sphères exercent aussi une action directe sur toutes les parties constitutives des corps animés, particulièrement sur le *système nerveux*, moyennant un fluide qui pénètre tout: je déterminais cette action par L'INTENSION ET LA RÉMISSION des propriétés de la *matière et des corps organisés*, telles que sont la *gravité*, la *cohésion*, l'*élasticité*, l'*irritabilité*, l'*électricité*.

Je soutenais que, de même que les effets alternatifs à l'égard de la gravité produisent dans la mer le phénomène sensible que nous appelons flux et reflux, L'INTENSION ET LA RÉMISSION desdites propriétés, étant sujettes à l'action du même principe, occasionnent dans les corps animés des effets alternatifs analogues à ceux qu'éprouve la mer. Par ces considérations, j'établissais que le corps animal, étant soumis à la

même action, éprouvait aussi une sorte de flux et reflux. J'appuyais cette théorie de différents exemples de révolutions périodiques. Je nommais la propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'action des corps célestes et de la terre, MAGNÉTISME ANIMAL; j'expliquais par ce magnétisme, les révolutions périodiques que nous remarquons dans le sexe, et généralement celles que les médecins de tous les temps et de tous les pays ont observées dans les maladies.

Mon objet alors n'était que de fixer l'attention des médecins; mais loin d'avoir réussi je m'aperçus bientôt qu'on me taxait de singularité, qu'on me traitait d'homme à système, et qu'on me faisait un crime de ma propension à quitter la route ordinaire de la médecine.

Je n'ai jamais dissimulé ma façon de penser à cet égard, ne pouvant en effet me persuader que nous ayons fait dans l'art de guérir les progrès dont nous nous sommes flattés; j'ai cru au contraire que, plus nous avançons dans les connaissances du mécanisme et de l'économie du corps animal, plus nous étions forcés de reconnaître notre insuffisance. La connaissance que nous avons acquise aujourd'hui de la nature et de l'action des nerfs, toute imparfaite qu'elle est, ne nous laisse aucun doute à cet égard. Nous savons qu'ils

sont les principaux agents des sensations et du mouvement, sans savoir les rétablir dans l'ordre naturel, lorsqu'il est altéré; c'est un reproche que nous avons à nous faire. L'ignorance des siècles précédents sur ce point en a garanti les médecins. La confiance superstitieuse qu'ils avaient et qu'ils inspiraient dans leurs spécifiques et leurs formules les rendait despotes et présomptueux.

Je respecte trop la NATURE pour pouvoir me persuader que la conservation individuelle de l'homme ait été réservée au hasard des découvertes, et aux observations vagues qui ont eu lieu dans la succession de plusieurs siècles, pour devenir le domaine de quelques particuliers.

La nature a parfaitement pourvu à tout pour l'existence de l'individu; la génération se fait sans système, comme sans artifice. Comment la conservation serait-elle privée du même avantage? Celle des bêtes est une preuve du contraire.

Une aiguille non aimantée, mise en mouvement, ne reprendra que par hasard une direction déterminée; tandis qu'au contraire, celle qui est aimantée ayant reçu la même impulsion, après différentes oscillations proportionnées à l'impulsion et au magnétisme qu'elle a reçus, retrouvera sa première posi-

tion et s'y fixera. C'est ainsi que l'harmonie des corps organisés, une fois troublée, doit éprouver les incertitudes de ma première supposition, si elle n'est rappelée et déterminée par L'AGENT GÉNÉRAL dont je reconnais l'existence: lui seul peut rétablir cette harmonie dans l'état naturel.

Aussi a-t-on vu, de tous les temps, les maladies s'aggraver et se guérir avec et sans le secours de la médecine, d'après différents systèmes et les méthodes les plus opposées. Ces considérations ne m'ont pas permis de douter qu'il n'existe dans la nature un principe universellement agissant, et qui, indépendamment de nous, opère ce que nous attribuons vaguement à l'art et à la nature.

Ces réflexions m'ont insensiblement écarté du chemin frayé. J'ai soumis mes idées à l'expérience pendant douze ans, que j'ai consacrés aux observations les plus exactes sur tous les genres de maladies; et j'ai eu la satisfaction de voir les maximes que j'avais pressenties se vérifier constamment.

Ce fut surtout pendant les années 1773 et 1774, que j'entrepris chez moi le traitement d'une demoiselle, âgée de 29 ans, nommée *Œsterline*, attaquée depuis plusieurs années d'une maladie convulsive, dont les symp-